

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

JOURNAL DE ROUBAIX

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois. 13.50

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. 15 fr.

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

INSERTIONS: Annonces: la ligne. 25 c.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. OUBERT, libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFFITTE

ROUBAIX, LE 4 JUIN 1880

Table with 2 columns: BOURSE DE PARIS (Services gouvernementaux) and 2 rows: 3 0/0, 3 0/0 amortissable, 4 1/2 0/0, Emprunts 5 0/0.

Table with 2 columns: Services particuliers and 2 rows: Act. Banque de France, Société générale, Crédit f. de France, Chemin autrichien, Lyon, Est, Ouest, Nord, Midi, Suez, 5 1/2 Péruvien, Act. Banq. ottom. (anc.), Banq. ottom. (nouv.), Londres court, Créd. Mob. (act. nouv.), Turc.

DEPECHES COMMERCIALES

Change sur Londres, 4,86 25; change sur Paris, 5,18 12, 100.

Dépêches de MM. Schlagdenhauffen etc. représentés à Roubaix par M. Bulteau-Grymonprez:

Ventes 900 b. Marché ferme. Liverpool, 4 juin.

Ventes 8,000 b. Marché soutenu. New-York, 4 juin.

Coton, 11 3/4. Recettes 20,000 b. New-Orléans low-middling 84 1/2.

Savannah 81 1/2.

BULLETIN DU JOUR

En même temps que la nouvelle du duel de Rochefort nous était transmise, le télégraphe nous annonçait hier la mort de l'impératrice de Russie.

Ces deux événements rejettent au second plan les incidents parlementaires de la journée d'hier. La séance du Sénat a été cependant bien remplie.

La séance a été coupée par une question adressée par l'honorable général Robert, sénateur de la Seine-Inférieure, à M. le ministre de la guerre.

À la Chambre, nous n'avons assigné la décision en vertu de laquelle la discussion du budget commencera le 17 de ce mois.

Dans le discours qu'il a prononcé le 1er juin à Londres, M. Léon Say a

annoncé que la « République française tiendra à honneur de continuer la grande politique commerciale inaugurée par Richard Cobden. »

Si M. Léon Say n'était pas ambassadeur de France en Angleterre, s'il n'avait exposé que

sur tout l'émailler soigneusement d'applaudissements, de rires, de très bien! qui sont intercalés avec un soin minutieux et qui ne correspondent pas absolument avec les renseignements qui nous parviennent.

M. Pascal a été plus que froidement accueilli.

Nous avons lu avec soin les sept colonnes dans lesquelles il a cru devoir tracer les devoirs du parti impérialiste.

Et la colère tombe, est désarmée, devant l'aplomb d'un pareil salimbanque.

Voyez-vous cet ancien sous-secrétaire d'Etat du 24 mai qui a l'aplomb d'affirmer que le parti bonapartiste « n'a appris ses origines, sa doctrine et ses traditions!

Voyez-vous cet ancien ami de M. Thiers qui a l'outrecuidance de parcourir la province, pour dire au pays ce que nous sommes et où nous comptons, le conduire!

L'ancien préfet de la Gironde, de M. le duc de Broglie, n'hésite pas à convier tous les esprits sincères à dissiper ce qu'il appelle « le si ce spectacle n'était pas profondément écœurant, il serait d'une gaité folle.

Et un Chinois qui voudrait donner des leçons de français en France n'est certainement pas plus comique que ce gros farceur qui se croit investi d'une mission sainte, sous prétexte qu'il a été éclairé, un des derniers sur le chemin de Damas.

Il piétine le parti royaliste, dont les espérances et les provocations révoltent la conscience et offensent la raison.

Il en était, et il n'a même pas la pudeur de respecter ceux qu'il a trahis; car il est resté royaliste tant qu'il a cru que la royauté était possible.

Il ne l'a abandonnée qu'après.

Le 24 mai est livré par lui à la dérision.

Il en était encore.

Le 16 mai est injurié par lui.

Il en était toujours.

L'Union conservatrice est dénoncée par lui comme criminelle.

C'est lui qui l'a inventée.

Quand il a voulu être sénateur de la Gironde, il n'y a pas d'avances, il n'y a pas de politesses qu'il n'ait faites au parti royaliste, c'est qu'alors il en avait besoin.

Puis quand il a eu échoué, il a craché dessus.

Il a poursuivi ensuite la réalisation de ses appétits ambitieux.

Il était à plat ventre devant le Prince impérial, conservateur avec lui, ce holoque avec lui, et, au lendemain même de la mort du Prince impérial, il poursuivait dans Paris sa campagne catholique, en défendant la religion, la liberté de conscience et les congrégations.

Puis, il s'est précipité aux genoux du Prince Napoléon, ne s'est pas fait son conseiller, car cela peut avoir des inconvénients, il est devenu son flatteur, et il se pose aujourd'hui comme l'épître d'une politique absolument indifférente de celle que voulait le Prince impérial.

M. Pascal se félicitait dans son discours de devoir la majeure partie de sa notoriété aux virulentes attaques des impérialistes antijérômistes. Est-il satisfait de cette nouvelle réclame?

Mais M. Paul de Cassagnac ne se borne pas à fustiger le directeur de l'Ordre, il maltraite aussi les plébiscitaires impériaux:

« Nous voulons et nous avons toujours voulu que le pays se prononçât, non pas sur une personne, mais sur un principe, non pas sur le choix d'un chef, mais sur le choix du gouvernement lui-même.

Tout œuvre espèce de plébiscite est un escamotage. »

Nous ne discuterons pas cette théorie du plébiscite. M. Pascal appelé à traiter « a postat », « salimbanque », « artiste de foire » et « marchand de crayons », reçoit la leçon qu'il méritait; les épithètes sont vives, mais elles sont justes. Quant aux prétentions jérômistes, elles auront eu ce bon effet de faire apparaître le plébiscite comme « un escamotage » aux yeux de M. de Cassagnac et de ses amis.

tre les délégués des deux pays. Nous étions représentés par MM. Amé, Ozenne et Léonce de Lavergne, et dès cette époque on offrait de notre part aux Anglais des abaissements de droits sur les fils, les fers et les charbons, en échange d'abaissements de droits sur les vins qu'ils refusaient déjà. La réduction offerte sur les fers était de 50 0/0 en deux périodes, de 25 0/0 chaque, et de 20 0/0 sur les tissus, et elle a soulevé chez nos industriels de vives réclamations.

Ce n'est pas du reste chez nous seulement que les prétentions de la Grande-Bretagne sont l'objet des plaintes des producteurs. Voici l'épigramme d'un article publié en Amérique par l'Association des fabricants de lainages, à Boston:

Says a certain rich Isle of the sea: I would like the world's workshop to be. Let me make all your cloth. 'T will be better for both. And decidedly better for me (1)

La lutte contre l'arbitraire

Nous recevons de Toulouse la dépêche suivante:

3 juin, 7 h. m.

Le succès de la conférence donnée hier soir par M. Baragnon pour la défense des libertés religieuses a été immense et magnifique.

Deux mille personnes se pressaient dans la salle; un très grand nombre d'autres n'avaient pu pénétrer.

Le discours de M. de Belcastel, qui présidait la séance, a été également couvert d'applaudissements.

La séance a émis un vote unanime contre les décrets du 29 mars, et s'est retirée dans un ordre parfait sous le coup de profondes et durables impressions.

Une adresse contre ces décrets a été vivement acclamée.

Le directeur du journal l'Ordre, M. Pascal, a prononcé récemment dans une réunion un discours que M. Paul de Cassagnac apprécie ainsi:

« Le directeur de l'Ordre a mis quatre jours pour écrire son discours, le refaire, en corriger les plus grosses bourdes, et

(1) Certaine île florissante de la mer dit: J'aimerais à être tout l'atelier du monde. Laissez-moi fabriquer tous vos tissus, Cela vaudra mieux pour nous deux, Certainement mieux pour moi.

descendu lui-même pour prévenir son caissier que le colonel Boriss se présenterait le lendemain pour réclamer sa cassette et pour toucher de l'argent; il lui avait demandé pourquoi il n'était pas venu à la réunion du mercredi; il avait accepté, en riant, l'excuse inventée par son neveu et il s'était montré plus gracieux que de coutume.

Les employés sortaient. Vignory, qui venait de vérifier son encaisse et de fermer le coffre-fort, se mit en devoir d'enlever le cran d'arrêt qui suspendait l'action de l'appareil défensif.

Après ce qui s'était passé la nuit précédente, c'était le cas ou jamais de ne pas négliger cette précaution.

Il était seul; le garçon chargé d'éteindre les lampes et de balayer le bureau se promenait dans la salle d'attente.

La porte s'ouvrit brusquement, et la voix joyeuse de Maxime cria:

— Comment! tu n'en a pas encore fini avec tes fermetures! Dépêche-toi, cher ami. Il fait un temps superbe et je veux flâner sur le boulevard avant d'aller dîner. Nous y serons à merveille pour causer.

— Me voici, répondit le caissier qui venait d'achever son opération préventive et qui endossait son pardessus.

— Tiens! il grommète encore là, reprit Maxime. Veux-tu bien te sauver, gamin, au lieu de rôder autour de moi!

Georget fila comme un lièvre et Vignory, assez surpris de le voir là après six heures, suivit Maxime qui était déjà dans la cour et qui s'accrocha à son bras qu'il disait à

l'oreille: — Il y a du nouveau, mon cher.

— Du nouveau! répéta Vignory; comment, déjà!

— Mon Dieu, oui. Je n'ai pas perdu mon temps depuis hier.

— Qu'as-tu donc découvert!

— Je vais te raconter ça quand nous serons dans la rue. Ici, je n'ai pas confiance; je me figure toujours qu'on nous écoute.

Le jeune caissier se retourna involontairement. Il s'était passé la veille des choses si extraordinaires, qu'il partageait presque les craintes de son ami. Mais il ne vit personne dans la cour.

— Parle, dit-il, dès qu'ils furent sur le trottoir.

— Eh bien, mon cher, hier soir en te quittant, je suis allé tout droit à la Seine et je suis arrivé au pont de la Concorde sans autre incident que la rencontre de deux ou trois membres de mon cercle qui se sont croisés avec moi dans la rue Royale.

Il y a des gens qu'on trouve toujours sur son chemin quand on voudrait les éviter.

Tu comprends que je me suis bien gardé de les arrêter. Cette maudite main que je portais dans ma poche m'aurait gêné pour causer.

Je suis malheureusement sûr qu'ils m'ont reconnu et qu'ils ont dû se demander pourquoi je marchais au pas accéléré et en rasant les murs, dans la direction de l'Opéra.

On ne va pas se promener aux Champs-

Le Duel Kœchlin-Rochefort

On a vu hier, dans nos dépêches que M. Rochefort a été grièvement blessé en duel par M. Kœchlin.

Voici la lettre adressée par Henri Rochefort à M. Kœchlin, en réponse à la lettre de provocation qu'il lui avait adressée, où il lui demandait s'il avait toujours de l'esprit:

« Monsieur,

« Que j'aie ou non de « l'esprit » la rédaction de votre lettre prouve surabondamment que vous êtes hors d'état de le savoir. J'admets que vous soyez également que M. Andréux, votre beau-frère, trop poltron pour accepter vis-à-vis de moi la responsabilité de la tentative « d'assassinat » qu'il

L'impératrice de Russie

L'impératrice de Russie, Marie Alexandrovna, qui vient de succomber à la maladie de langueur dont les progrès rapides

faisaient depuis longtemps prévoir la funeste issue, était née à Darmstadt, le 27 juillet 1824. Elle était donc à peine âgée de cinquante-six ans.

En avril 1841, elle épousa Alexandre Nicolaevitch, fils aîné de l'empereur Nicolas, et héritier du trône de toutes les Russies.

Ennemie de l'éclat des cours, préférant aux

— Qu'il m'avait vu lancer l'objet dans la rivière et qu'il voulait savoir qui j'étais.

— C'est bien vague et si tu n'as rien de plus à m'apprendre...

— Pardon j'ai plus et mieux. Viens un peu sous ce réverbère, que je te lise un article intéressant.

Les deux causeurs étaient arrivés sur l'esplanade plantée qui borda l'église de la Madeleine. Maxime conduisit Vignory près du bec de gaz et tira un journal de sa poche.

— Mon cher... dit-il en le dépliant, voici ce que je viens de trouver dans une feuille du soir. Ecoute avec attention ce fait divers.

Et il lut à demi-voix:

« Ce matin, un marinier qui péchait à l'épervier, dans la Seine, un peu au-dessous du pont de la Concorde, a ramené dans son filet une main de femme. Cette lugubre trouvaille est-elle le résultat d'un crime? Tout semble l'indiquer et la main a été portée au commissaire de police du quartier. On a immédiatement ouvert une enquête.

« On disait ce soir qu'on allait soumettre cette main à une préparation qui permettrait de la conserver et de l'exposer dans la salle des visiteurs, à la Morgue.

« Nous tiendrons nos lecteurs au courant des suites de cette étrange et mystérieuse affaire. »

A suivre.

FEUILLETON DU 5 JUIN

— 10 —

LA MAIN COUPÉE

PAR F. DU BOISGOBEY.

CHAPITRE II

— Rassure-toi, je ne vais pas me tuer, répondit Robert, qui devinait la pensée de son ami. Le suicide est une lâcheté. J'espère même fermement que nous nous retrouverons un jour, et, quoi qu'il arrive, je te donne ma parole d'honneur que tu recevras de mes nouvelles.

Maintenant, laisse-moi te quitter. J'ai hâte de sortir de cette maison.

— Et elle? dit Vignory pour tenter un dernier effort, tu n'en iras donc sans la revoir?

— Il le faut.

— Si son père l'avait trompé, pourtant? si elle n'avait pas changé de sentiments?

— Ce serait à elle de me le faire savoir; mais, rassure-toi, elle se résignera à la volonté paternelle, si tant est qu'elle n'y soit pas déjà résignée.

M. Dorgères lui trouva un mari selon son cœur; un commis intelligent qui n'aurait pas d'aïeux et qui fera prospérer la maison. Il ne tient pas à la fortune. Il ne tient qu'aux aptitudes et à l'origine.